

Des limites à traduire

La solitude des écoliers d'Elizabeth Hay, traduit de l'Anglais
par Hélène Rioux, XYZ éditeur, 328 p.

Marie Carrière

Numéro 249, été 2014

La littérature canadienne en question(s) ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, M. (2014). Des limites à traduire / *La solitude des écoliers* d'Elizabeth Hay, traduit de l'Anglais par Hélène Rioux, XYZ éditeur, 328 p. *Spirale*, (249), 44-45.

Des limites à traduire

PAR MARIE CARRIÈRE

LA SOLITUDE DES ÉCOLIERS

d'Elizabeth Hay

traduit de l'anglais par Hélène Rioux

XYZ éditeur, 328 p.

Intitulé *Alone in the Classroom* (McClelland & Stewart, 2011) dans sa version originale, ce huitième livre de l'auteure renommée Elizabeth Hay rappellera peut-être à son lectorat francophone (ou francophile) *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy. Plutôt qu'à Cardinal au Manitoba, c'est à Jewel en Saskatchewan que se déroule cette fois le périple d'une jeune enseignante. Comme la narratrice de Roy, la protagoniste de Hay, Connie Flood, a à peine atteint l'âge adulte lorsqu'elle est profondément marquée par sa courte expérience dans une école primaire de l'entre-deux-guerres. Comme Gabrielle, Connie est confrontée aux défis des apprentissages dans un milieu strict, traditionnel et punitif. De plus, toutes deux vivent l'enchantement de la transgression pédagogique et de la compassion humaine, malgré le fait d'être constamment soumises à la surveillance masculine de directeurs autoritaires.

Cette traduction par Hélène Rioux est néanmoins louable. Au final, elle transmet avec soin le contenu de cette œuvre de « [p]oésie et châtiment » ainsi que les solitudes somptueusement entre-tissées par Elizabeth Hay.

Elizabeth Hay a vécu en Ontario, au Canada et ailleurs (Owen Sound, Guelph, Toronto, Ottawa, Yellowknife, Winnipeg, Londres, Mexico, New York). Mais c'est la Vallée d'Ottawa, qu'elle habite depuis 1992, qui lui fera éprouver, comme à sa narratrice dans *Alone in the Classroom*, une nostalgie insupportable du pays. Deux autres romans de l'auteure, *A Student of Weather* (2000) et *Garbo Laughs* (2003) se situent dans la Vallée d'Ottawa, l'espace romanesque d'une grande partie de *La solitude des écoliers*. Le roman se situe d'abord dans la ville chaude et humide de Argyle en Ontario. Vient de se produire le meurtre brutal d'une jeune fille de treize ans, est le directeur de l'école locale, Ian « Parley » Burns, est soupçonné d'être impliqué. De plus, le crime succède à une autre tragédie survenue sept ans auparavant dans la petite ville des

Grandes Plaines de Jewel : une jeune fille, Susan Graves, qui se trouvait sous la tutelle du même directeur, a été brûlée vive dans un incendie. Si les élèves fragiles de Cardinal deviennent pour Gabrielle Roy les enfants de sa vie, le louche personnage de Parley Burns, évasif et vicieux, répugnant et prétentieux, demeure le « fléau de l'existence » de Connie Flood.

En quête de son histoire familiale, personnelle et affective, c'est aux sources de ce premier crime que s'aventure la narratrice du roman, Anne, la nièce de Connie Flood. Quelque peu fugace comme protagoniste et peu dotée d'une bonne connaissance de soi, Anne part à la découverte des événements tragiques de Jewel. Ce faisant, elle apprend les détails de la vie menée par sa tante Connie, surtout au sujet de sa relation — d'abord professionnelle et plus tard illicite —, avec son ancien élève, Michael Graves, avec lequel Anne vivra sa propre histoire adultère. S'ajoute à l'enquête d'Anne le désir de découvrir sa généalogie maternelle, l'histoire ou « le matériel de la vie » de sa mère et celle de celle-ci avec sa propre mère. Cependant, cette dernière intrigue demeure secondaire, sinon superflue, et fait un peu dérailler un monde romanesque amplement riche et complexe concernant les parcours en parallèle de Connie et d'Anne.

DANS L'APRÈS-COUP

L'élégante souplesse narrative de Hay n'est pas en manque de parallèles et de redoublements : deux protagonistes, Connie et Anne, tante et nièce, amoureuses du même homme ; deux jeunes filles, Susan Graves et Ethel Weir, victimes de brutalité perverse ; deux perspectives, intime et collective, se chevauchant tout au long de cette longue saga familiale. Quant aux deux espaces ontariens et saskatois semi-fictifs, ils contrastent par leurs géographies (que dépeint habilement la traduction d'Hélène Rioux), tout comme ils se rattachent par les deux tragédies et le rôle ambigu de Burns.

Conçu de façon inoubliable par Hay, ce « gentleman sadique », aux « dents froides » et aux « yeux [de] prédateur nocturne », est le scélérat par excellence : « Parley se déplaçait dans l'école comme du gaz moutarde de forme subtile. On se rendait compte après coup qu'on avait été empoisonné ». Hay va plus loin et se sert de la toile de fond historique de son intrigue pour faire avancer sa réflexion sur le mal et la tyrannie qui règnent sur l'école et la communauté

de Jewel. Les victimes de Burns — notamment la jolie Susan, maltraitée par lui et ensuite emportée par l'incendie mortel — correspondent aux « *victimes choisies, surtout des Juifs [...] mi[s] dans des fours crématoires [dont] personne ne ferait rien* ». Toujours impuni et mégalomane, Burns arbore « *une moustache exactement comme celle de Hitler* ».

En fait, le retour et le retournement occupent tout l'espace romanesque de Hay. Selon la narratrice, il y a le « *choc lorsque quelque chose se produit, et le choc quand on trébuche dessus pour la deuxième fois* ». L'histoire mondiale mais intime étant aussi conçue « *comme une suite de désastres et de moments de grâce* », une « *idée des catastrophes* », « *une suite de chocs* ». Finalement, comme le souligne Connie à sa nièce : « *Nous sommes dans le présent quand le passé nous touche* ». Sensibilisée à la poétique et à l'éthique de l'auteure en ce qui concerne la responsabilité et les séquelles de la violence et de la méchanceté humaines, on s'étonne moins de trouver au cœur du réalisme un questionnement mystique (sinon féministe) sur la réincarnation. Selon sa tante, la narratrice serait la réincarnation de Susan Graves, cette petite morte que l'on trouve déjà enterrée au début du roman. Ainsi, Anne serait-elle la voix inquisitrice des enfouies et des oubliées.

DES FRONTIÈRES À TRAVERSER

La solitude des écoliers se veut le récit de mémoire et de sources submergées qui imprègnent ou encore inondent la narration et le parcours de vie d'Anne. C'est bien ce que suggère le patronyme partagé avec sa tante : « *Je me mis à penser à mon nom, le nom que je partageais avec Connie, mes parents, le monde inondé* ». La frontière entre le présent et le passé est poreuse — « *nous avançons avec le passé* » —, ces deux temporalités sont formées par ce que sait et ne sait pas la narratrice sur « *les choses et les gens [...] oblitérés* ». En fait, un peu comme la vie et la mort, les identités entrecroisées ou les bornes fragiles du réel et du temps, les limites entre élève et enseignant se transgressent à leur tour : Parley avec la jolie Susan Graves ; Connie avec Michael Graves ; Anne, ensuite, qui vivra une liaison quasi incestueuse avec ce dernier, un amour « *d'harmoniques, de sous-entendus ou de contrastes* », « *peu original, imitateur* », l'admiration pour sa tante étant portée « *trop loin* ». Les limites de l'intimité se brouillent, alors que du côté formel, le réalisme régnant incorpore aussi un symbolisme évocateur, surtout à travers des patronymes. « Burns » provoquera, par l'abus de son pouvoir, la destruction de Susan Graves, bien que Connie « Flood » vienne du moins atténuer le sadisme corrosif de Parley. Quant à lui, Syd « Goodwin » représente le modèle du professeur formateur et, plus tard, du mari bienveillant dans la vie de Connie. De son côté, le destin mortifère de la jeune Susan « Graves » suscite le deuil perpétuel de son frère Michael.

L'idée de traversées façonne par ailleurs la conception du chemin de vie, qui se rattache à celle du langage. Il est certes question du passage chaotique de l'enfance à l'âge adulte dans ce roman, dans la mesure où Michael Graves, à soixante ans, est un sempiternel adolescent : « *Le sang-froid de Connie et la jeunesse de Michael* ». Incarné par Parley Burns, l'adulte est énigmatique et impénétrable, dans ses

actes et sa culpabilité. Il est ainsi à l'inverse de l'éternel « *charme viril de Michael* ». De même, les phrases de grammaire enseignées à la section avancée de l'école de Jewel « *perdaient leur charme, leur charge physique, et devenaient des énigmes prononcées avec trop de dents [...]. De la même façon, un enfant avançait vers l'adulte, vers l'impénétrable Parley Burns* ». L'âge adulte, comme l'enseignement de Parley aux écoliers plus vieux, entame « *[l]a perte du plaisir* » du texte, « *[l]a perte d'une vision claire* », alors que Connie parviendra à transmettre, après les heures de classe, le plaisir des mots et des images à son élève favori en détresse (que l'on reconnaîtrait aujourd'hui comme dyslexique).

POÉSIE ET CHÂTIMENT

Peut-être la traductrice a-t-elle craint un peu à son tour « *la perte d'une vision claire* » ? Avec l'utilisation récurrente de notes de bas de page, indiquées comme étant toutes de la traductrice, Rioux tente d'éclaircir le sens littéral et figuré de certains mots paraissant en anglais dans son texte. Par exemple, s'éclaire ainsi, dans une note, la prononciation que fait remarquer Syd Goodwin du mot « *berries* » comme « *“burries”* ». On va « *burying* » dit-on dans la vallée de l'Outaouais : « *Berry veut dire baie, petit fruit, tandis que bury veut dire enterrer. Dans les deux cas, le mot est déformé* ». La traductrice semble s'inquiéter pour un lectorat qui ne connaîtrait pas du tout l'anglais, et on pourrait convenir que, sans cette intervention, ce même lecteur n'arriverait probablement pas à saisir, du moins pleinement, la poétique mise en œuvre. Si certaines notes fournissent des informations éclairantes sur le plan linguistique, d'autres donnent des détails carrément supplémentaires sur le plan référentiel. Plusieurs intertextes littéraires parsèment surtout la première partie du roman, que la lectrice du texte source aura été appelée à comprendre (ou non) par elle-même. Or, ces intertextes prennent une ampleur nouvelle lorsque Rioux y ajoute une note explicative. Au sujet de Robert Service, cité dans la diégèse, le lecteur de *La solitude des écoliers* (mais non celui d'*Alone in the Classroom*) sera dûment informé qu'il s'agit d'un « *[p]oète britannique né en 1874, ayant vécu dans le Grand Nord canadien, à Whitehorse et à Dawson City* » — des faits qui ne sont pas inintéressants, mais qui sont ici accessoires et éloignés du champ descriptif de Hay. D'autres notes référentielles, sur des citations de Shakespeare ou de Robert Burns, déjà traduites et identifiées (bien que parfois en filigrane) dans le texte, ou sur des allusions aux personnages de Dickens — même lorsque le titre traduit de l'œuvre en question (*La maison d'Àpre-vent, Les grandes espérances*) paraît dans le corps du récit —, imposent à la lecture des ralentissements plus ou moins utiles. Heureusement, Rioux laisse retentir, sans pareille interruption, les multiples renvois au roman de Thomas Hardy, *Tess D'Urbervilles*, qui étalent la perversion du directeur ainsi que le sacrifice éventuel de la jeune fille sous sa charge obsessive.

Cette traduction par Hélène Rioux est néanmoins louable. Au final, elle transmet avec soin le contenu de cette œuvre de « *[p]oésie et châtiment* » ainsi que les solitudes somptueusement entre-tissées par Elizabeth Hay. ┘